

écritures n° 7 LA VILLE



Le « journal » de Travers a été tenu quatre saisons durant, du 20 mars 1976 au 19 mars 1977. Il était destiné à constituer une sorte de « réservoir » de situations et surtout de « signifiants », comme on disait alors, pour un cycle romanesque en quatre volumes, Travers, dont deux volumes seulement sont parus à ce jour, et qui fait partie de l'ensemble plus large des Églogues.

Journal de Travers

(Extraits)

Renaud Camus

Le « journal » de Travers, qui occupe trente-cinq grands cahiers manuscrits, n'était pas destiné à la publication, et il n'a fait l'objet d'aucune rédaction à proprement parler. Les toutes premières pages, celles qui suivent ici, ont même été retranscrites sur le premier des cahiers à partir de notes prises pour ainsi dire « sur le motif », et consignées d'abord sur un petit carnet de poche. On s'est efforcé, pour cette publication en revue, de les rendre à peu près intelligibles, en particulier en supprimant les abréviations ; mais on n'a pas essayé de gommer, en en tirant de « vraies » phrases, leur caractère de simples annotations, croquis, esquisses ou aide-mémoire.

20 mars. Avion Paris New York. —> Chez John Abbott, 24 5th av. —> Galerie Sonnabend, 420 W. Broadway, exp. Gilbert & George, *Dead Boards*. — Dîné restaurant chinois avec W., Ill. Sonnabend, Antonio Homen, Ealan, Michel P., Gail S., Gilbert & George, etc. William sick. Installation chez Jane Kaphowitz, 457 Broadway. Loft, etc.

21 mars. Déj. downstairs. 24th/5th av. — W., M. P., Gilbert & George, Antonio, Ealan, Jack Liesveld, John A., Norman. Été chez Norman, « Summit » (village). Hash, cocaïne, tempête, nuages, etc. Marché ensuite (rencontré J.L. Bouttes) jusqu'à la maison de Rauschenberg (Lafayette St.). Sashka (avec M. P., W., puis Norman). — « Julius » for hamburgers. — Ice cream : rencontré Donald Evans. Marché avec lui jusqu'au bout de Christopher Street : entré dans des bars, surtout Ty's, puis tourné près des camions. Au retour, dans des por-

no bookshops, good porn, dark back rooms for films, action there. Touché un p'tit mec, very hairy, ass and everything, 2 minutes (il ferme la porte sur nous, mais je ne peux pas rester). — Marché jusqu'à « la maison ». Party upstairs pour Bob Rosenblum, « National Book Award » for *From Friedrich to Rothko*. Gilbert et George, Ealan, Antonio et des amis des voisins. Sinistre. Nous épuisés, de toute façon, redescendons au 1^{er} étage et nous couchons.

22 mars. Métro 7^e av. jusqu'à Broadway et 79^e (avec Michel P.). Marché jusqu'à Riverside Drive. La rotonde en bas de la 80^e rue, déserte. Le parc, désert. Revu le 125 Riverside Drive. Marché, en passant devant le Mémorial de la Marine, jusqu'au Thalia, 94^e rue. Puis redescendu le long de Broadway, et marché par la 86^e rue jusqu'à Central Park. Delacorte Theatre. The Rambles, très hivernaux et quasi déserts. Le lac, Sherman statue. Rizzoli. Déjeuné au M.O.M.A. — Matisse (*Notre-Dame de Paris*, 1914, acquis en 1975). Les photographies (autoportraits de Steichen). Atget, etc. — Gotham Book Mart. Vu Silvia, et Philip. — Descendu le long de la 5^e av. jusqu'à la 42^e rue. Porno shops (moins de passage (?), sinistres, déçu). Only good stuff : *Manpower*, *Colt*, *Olympus*. — Grand Central Station. Métro à Lexington et 42, jusqu'à Astor Place. — Shopping, and then « home ». — Visite de Jean-Louis Bouttes, flirty. Fumé. — Été avec W. et M. P., et sans J.L. qui reste « chez nous » dîner avec Ealan : Antonio, Gilbert and George, John Abbott, Gail Swerling. — Retrouvé ensuite J.L. B. ici, et été, avec lui, William, Michel P. et John au Gilded Grape, bar de travestis. Dans le taxi, discours antisémite de John. Show. Travelos dans la salle. J.L. B. sort son carnet et prend des notes tout le temps. Gamine (?), la tête entourée d'un voile d'argent, héroïne de Pierre Benoît, légère moustache. — P'tit paysan des années 50, grassouillet, chante, assez sexy, blond, chemise à carreaux, raie au milieu. — M. P. de glace. John furieux contre Jean-Louis B. et ses notes, part sans prévenir (il déteste les Français, et J.L. l'exaspère en parlant de la *folie* de ces gens-là (d'ailleurs sans animosité, au contraire). Dans la rue, ensuite, long discours de J.L., très sérieux, sur le lieu en question, les masques, le meurtre du père (« et il y a peu de choses aussi con que le meurtre du père »), attitude que W. appelle

« french intellectual », discours *sûr*; pour le coup. On le quitte. En taxi jusqu'à Christopher St. — Ty's. — Porno bookshop de l'autre jour, rien. Mais l'endroit et ses cabines, en soi, assez excitant. Été jusqu'au fleuve, près des camions, autre boîte, même chose, pas beaucoup d'intérêt. Rentré à pied, Christopher St., valse-hésitation avec un mec, pas terrible, rentré en taxi.

Du discours sur l'art comme moyen et signe d'appartenance : John A from Giacometti to Sonnabend artists... Portrait de J. A. Son appartement. — Son refrain : « It's not my problem. » Hatred of Jews & French. Sexual love for Blacks. Pratique avec beaucoup d'enthousiasme un « service line » spécialisé dans les gigolos noirs, « Black Nights ». Une certaine servilité (Illyana, G. & G.).

M.O.M.A./Le public, provincial, etc. « Must » when in N. Y. <—> Musée d'Art Moderne in Paris, totalement ignoré du grand public. L'art contemporain en Amérique comme discours établi. Aller voir les galeries, phénomène culturel très répandu ici, banal, alors qu'il est presque inexistant en France.

Barbes taillées, beaucoup ici. Connotations différentes : Renaissance ?

Gilded Grape : qui veut dire quoi ? Conscients de la sophistication que voit ou prétend voir dans leur spectacle une partie de leur public, ou pas ? Présentateur horrible, très 50, en remet, « naturel », ou bien jouant (c.à.d. fonctionnant consciemment sur 2 (...) niveaux), je ne crois pas. Ils sont convaincus que « les artistes » (mettons), Warhol, etc., sont là pour leur « talent ». C'est d'ailleurs vrai, mais pas le même et pas au « niveau » qu'ils croient. Ces situations ambiguës : le Douanier Rousseau and the Apollinaire-Picasso crowd./ Le petit Clark Gable de Porto-Rico (15-16 ans), playing macho. Lui manque une dent devant. Médaille religieuse

sortie de son col roulé rouge, moustache fine. Il danse sur la tribune en se regardant dans la glace, tout en jouant avec le micro. — Haine de John (*et al.*) pour tout (discours) essayant de fixer ce genre de trucs, aussitôt (bête). Cette haine en accord avec une certaine modernité ? Barthes 1/contre la critique « tautologique » (qui décrit seulement, sans expliquer, sans commentaires (premier temps, *Mythologies*)). 2/contre le discours *sûr* v. R. B. Bonaparte et le grenadier, etc. Pour un discours (fou) : *Empire des Signes*. — Bêtise des intellectuels : chez Proust, les Bricnot, Bloch, Saniette, leur ridicule, leur manque de goût, de sens des situations. Les gens du monde comme + intelligents, en ce sens.

Mardi 23 mars. Avec W. sur W. Broadway. Galerie O.K. etc. (voir carnet rouge). Un Twombly. — 420 W. Broadway. Chez Leo Castelli : Donald Judd et Dan Flavin. Puis métro uptown, été au Whitney, *200 Ans de sculpture américaine*, assez mauvaise exposition, tout y est très serré, elle est très incomplète (pas de Warhol, pas de Lichtenstein, un Rauschenberg récent pas très caractéristique, etc.). Texte d'un curator, voir carnet rouge. Été voir Frank ensuite, Bykert Gallery, 81st Street. Rentré à la maison à 4h.30, déjeuné. — A 6h. chez Sonnabend, Gilbert & George, *The Red Sculpture*. Striking appearance. Ensuite rasant, une heure et demie des mêmes phrases (côté intéressant, toutefois, l'anthologie de leur propre travail : tous les mots sont apparus déjà, ou presque, dans leurs pièces antérieures). Grande chaleur. Pas mal de monde : artistes, photographes, bourgeois, critiques (R. Pincus-Witten) — Max Gordon, Rose Lee la Sud-Africaine, Jack Listveld, Stargrom le Danois (conservateur), Corinne Bronfmann. Rencontré en sortant Mark Lancaster, retour de Saint-Martin. Rentré ici avec lui. Mangé quelques restes, fumé un peu. Rejoints par un ami à lui, Craig. Tous les quatre au Ninth Circle. W. y mange quelque chose, je vais faire un tour : Ty's, Christopher Street bookshop (corner Hudson St.). Mec + âgé, barraqué, assez sexy, wants to be fucked (dans les cabines). Rien fait. Retourné au 9th C. — Avec W. ensuite, repassé par le Ty's, et de nouveau au bookshop. Très beau garçon, a d'abord l'air intéressé, ensuite non : cheveux courts, moustache qui tombe un peu sur les deux côtés, extraordinaires yeux verts surtout. Sweater vert à col rond, d'où dépassent quelques

poils. Blouson de cuir. Nous tournons longtemps dans le couloir, le croisons et recroisons, en vain. Il est avec un p'tit mec, pas remarquable du tout, lui, en partie indien apparemment. — Film dans une des cabines. 25 cents mis par W., vu une partie de la suite de l'extérieur : starring Bruno (que Michel P. et moi, sur la 42nd St. avions baptisé « le Libanais »). A Fire Island, Bruno sort de l'eau comme Aphrodite, rentre chez lui par une allée de (lauriers-roses ?), ressort sur sa terrasse ; un mec est allongé sur sa terrasse, Bruno a enlevé son slip aussitôt à la maison, et sa bite, par une heureuse coïncidence, est juste en face de la bouche de l'autre. Crac, le film s'arrête. Second quarter : l'autre lui fait une pipe, on voit de derrière les deux mains sur ses fesses, et qui les écartent. Puis de devant, vue plongeante, tout son torse, très poilu, extraordinaires pectoraux, le sexe toujours dans la bouche de l'autre, film s'arrête, etc. — Retournés au Ty's, rien. — Limelight, boîte vaguement prolo-petits-bourgeois, fréquentée aussi de Porto-Ricains : show. Same people qu'au Gilded Grape, moins bien. Dans l'assistance, un petit barbu, long cheveux, chemise ouverte, très poilu, jeune, l'air d'un Christ un peu benêt. Très amoureux, apparemment, d'un type assez moche, étudiant juif, moins tendre que lui, beaucoup moins. Fantasme un moment sur lui : on est dans un film américain des années 40, au Mexique, dans une boîte pour touristes ; show ; dans la foule un voyageur aperçoit une femme, un visage de femme à l'autre extrémité de la piste, dans la fumée, penché, la tête sur l'épaule d'un type assez moche (acteur de cette époque, pas sexe, etc.). Emotion des visages entr'aperçus, « inatteignables », etc., et qui paraissent touchants peut-être pour cette seule raison, disque connu. Après le show, petit barbu danse avec son mec, en fait des tas, assez folle, mais tjs. assez sexe. Rentrés en taxi, couchés à 3 heures.

M. P. a rencontré dans Central Park un type de 32 ou 33 ans, qui se touchait près du château-observatoire et qui l'a emmené chez lui, West Side, appartement prêté. — Coiffeur du Missouri, à N. Y. pour une convention de coiffeurs. Bien foutu, poils noirs, quelques-uns blancs, très longs. M. P. l'a baisé, c'était très bien, dit-il, mais il s'est retrouvé avec de la merde sur le sexe (« J'étais... disons... *souillé*... ») Puis : « Il devait avoir des problèmes de digestion... ») En effet, c'est fâcheux. Pauvre M. P., déjà qu'il n'est pas trop aventureux... Mais le récit de ses mésaventures me fait rire. Il a toujours l'air de trouver le monde inexplicablement

acharné à lui nuire.

Journal d'un séducteur — Mémoires de Casanova.

Curator's text :

« (...) The wall drawings of Sol Le Witt, obliterated at the end of an exhibition, questions the precious object concept. Walter De Maria's mile-long line in the desert, so quickly consumed by nature, questions the act of drawing as a substantive gesture. The cast shadows of Richard Tuttle's wire pieces rely on light as a drawing medium, thus opening to speculation the very nature of the line as a given stated on a surface. Reality is questioned by the virtual impossibility of making many of the works offered in Oldenburg's *Proposed Colossal Monuments* (...). Paul Cummings, Curator (Whitney Museum).

Ce texte m'a paru alors un bon exemple, une explicite admission, même, de la simplicité fondamentale de tant de cet art : un trait caractéristique quelconque illustre « a point to be made », terme à terme. Le texte n'exclut pas la possibilité, évidemment, que d'autres caractéristiques de la même œuvre illustrent ou démontrent autre chose, et que ces différents phénomènes jouent et fonctionnent entre eux. Toutefois, cette simplicité, paradoxalement, ce côté c.q.f.d., semblent bien une marque de beaucoup d'art moderne, as opposed to le fonctionnement multiple, l'appel à toutes les perceptions et la duplicité (au moins) épistémologique de l'art traditionnel.

Autre exemple, l'œuvre de Saul Ostrow at Bykert (v. carnet rouge pour une partie du texte).

Mark Lancaster : « L'usage du temps par tous ces artistes modernes est très mauvais ; c'est la faute de John Cage. » W. : « Ça vient aussi de Warhol. »

Mercredi 24 mars. Sorti seul vers midi. Problèmes de change : les banques new yorkaises ne changent l'argent étranger qu'à leur siège. Problèmes de clefs : rentré chercher mon passeport, j'ai fait tomber mes

clefs dans l'ascenseur. Déjeuné seul d'un hamburger chez Julius, 10th St. Rencontré David X. et son ami Kevin, du Maine et du Dauphin. Regardé des photos dans la seconde librairie spécialisée. Puis un long moment sur le Pier 42, au bout de la rue. Grand soleil, belle vue. Beaucoup de monde, chiens, bicyclettes, lecteurs. Rencontré en rentrant un étudiant à Columbia « believe it or not, in *mycology*, to be a bartender ». Marché avec lui dans Christopher St. Lui ai proposé le numéro d'ici. « Non, je ne prends pas de numéros en ce moment. » A rompu avec son amant, vit chez des amis au jour le jour, uptown. Visage très sexy, un peu dur, pommettes saillantes, hautes, yeux petits, presque bridés, très clairs. Cheveux courts, moustache, poilu, assez petit, bien foutu. — Retrouvé ici W. et Michel P. Été avec eux chez John, au Fifth Avenue Hotel. Fumé. Été ensuite chez Chris Hemphill, fumé encore, bu (du vin blanc avec du Perrier !). Tous les 5 ensuite à une partie + ou - donnée par *Interview*, par arrangement commercial avec le producteur d'un groupe de rock anglais, au sommet du Time-Life Building. Sinistre. Dominante congrès du Rotary à Châtel-Guyon vers 1958, avec forte minorité pseudo-hippie-rock fin des années soixante, + quelques jet-setters égarés, ou réquisitionnés (Maxine de La Falaise). Mangé et partis. Une boîte sur la 8^e avenue, jugée par W., John and Chris fascinante, mais dont l'intérêt m'échappe. Quelques gigolos, quelques vieux gâteux. Très fatigué. Retourné au Gilded Grape (toujours habillé pour la party warholienne, col cassé, etc.) Pas de show, et trop fatigué pour danser. En sortant, un travelo noir me tient un long discours, « Who are you ? You look like a star ! Where are you from ? Where are you going ? Why don't you take me with you ? I'd just like to see you sleep, you are so beautiful, why don't you take me with you ? What's wrong with me ? » — Sur suggestion de John, puis de W., été ensuite, avec W., au Everhard Sauna (à deux heures du matin). Déçu par la vétusté, saleté. La plupart des gens dorment déjà, dans leur cabine ou dans le « dortoir » central. Personne de vraiment mon genre. Un Noir au corps fantastique, néanmoins, avec un ventre « en tablette de chocolat », comme dirait Jean-Jacques Asnar, un cul sublime, beau sexe, poilu, avec des poils assez doux, belle tête — danseur peut-être. Nous jouons avec lui dans les couloirs. Excité de voir W. sucer son sexe. Il vient avec nous dans la cabine de W. Nous le léchons, le suçons. W. met sa langue entre ses fesses. Finalement je suis

étendu sur le « lit », lui est accroupi au-dessus de moi, W. le baise pendant que je le branle et le caresse. Son sexe n'est pas très dur, il a dû jouir déjà plusieurs fois. Quand W. a joui, le Noir met mon sexe dans son cul (il est assis sur moi, tourné vers moi). Mais je suis trop excité, et fatigué, je jouis presque immédiatement, dans cette position pas particulièrement agréable. Lui n'a pas joui, s'en va, très souriant, très gentil. Nous nous rhabillons et rentrons ici vers 3 heures.

Jeudi 25 mars. Très fatigué, peu dormi. Avec W., retrouvé Gilbert & George au Green Street bar. Ils ont l'air fatigué aussi, George a deux points d'herpès (?) sur la lèvre supérieure, Gilbert des plaques rouges sur tout le visage. Pourtant ils doivent ce jour-là se faire photographier par Warhol pour leur portrait, et nous déjeunons avec eux à la Factory. Été là-bas en taxi. Très beau chauffeur, cheveux longs, très brun, moustache, très beaux bras, mains très sexe, très poilu, l'air d'un acteur de cinéma (non, d'une « découverte » pour le cinéma). Gilbert & George et moi sommes derrière, W. devant avec lui. Il est très souriant et fait la conversation. « Do you like New York ? » W. : « Do you like parties ? — Yes, I love parties, give me your phone number. — I will if you give me yours. » Donc, échange, au pied de la Factory. Très excité par cette histoire, qui ressemble à un fantasme réalisé (enfin presque), et dans laquelle je n'ai joué aucun rôle.

Factory. On voit Andy W. tout de suite, qui nous fait entrer dans une grande pièce d'angle (meubles de Jean-Michel Frank, un assez vilain Courbet dans un coin, un buste de Walter Scott en marbre blanc, un autre de Léonard de Vinci, en bois. Une pile de revues, *Vogue* anglais, américains, etc.) — Fred Hughes, costume gris croisé, chemise rose. Chris Hemphill. A travers un petit bureau, on passe dans une salle à manger/salle de conférence dominée par une énorme tête d'élan. Boiseries assez sombres. Sièges de Ruhlman. Grande toile « préraphaélite australienne » (!). Affiche de ... ? Des boîtes blanches de traiteur, sans aucune inscription, sont disposées à intervalle régulier sur une desserte : ce sont les déjeuners de chacun des convives. Ils consisteront en une salade mélangée autour d'un avocat farci aux œufs. Gilbert & George sont

assez silencieux au début mais, le gin-tonic aidant, ils se détendent et bavardent assez gaiement. Je suis à la gauche de Warhol, mais n'échange pratiquement pas un mot avec lui, comme d'habitude. G. & G. sont côte à côte à sa droite. Avant qu'on passe à table, la conversation a porté sur les nouvelles boîtes, en particulier « The Toilet », qui intéresse beaucoup G. & G., de même qu'une fille anglaise qui travaille à la Factory, *Something or other* Guinness. Elle a le teint blanc et rose de sa race, et surtout la prononciation de son pays, ce qui, en Amérique et parmi les Américains, a toujours l'air extraordinairement théâtral, d'une comédie. Il est question des « Skinheads ». Fred Hughes est assis en face de W., parle peu, a l'air légèrement désapprobateur, comme d'habitude. Bob Colacello est là aussi, mais ne déjeune pas avec nous, je crois. On parle aussi de la soirée de la veille, qui semble-t-il était plus gaie sur la fin ; des Tuileries, de notre aventure de novembre ou décembre derniers (ce qui mène aux Skinheads).

Après le déjeuner, Chris Hemphill me fait faire un tour de la Factory ; il y a un mois ou deux, il y a de même piloté Robbe-Grillet, qui ensuite a fait visiter les lieux à Catherine selon le même itinéraire, en parodiant Chris. Toiles récentes, *Chiens, Chats, Faucilles et Marteaux*. Un homme et une femme font des photographies dans un coin. Retour dans la pièce d'angle (qui est d'ailleurs arrondie). Warhol est en train de photographier Gilbert, précisément dans un angle (obtus) entre deux fenêtres. George et moi, assis au bord d'une autre fenêtre, parlons du chauffeur de taxi. Nombreuses photos sont prises. Gilbert en signe une. Puis c'est le tour de George. Gilbert et moi, sur un canapé, feuilletons ensemble un reportage de la revue d'architecture de Yale, je crois, sur la maison de verre de la rue Saint-Guillaume. Tandis que Warhol photographie d'assez près ses « modèles », quelqu'un d'autre, de plus loin, photographie ensemble l'artiste et son modèle. Pendant ce temps Christopher Wyett, le fils d'Andrew, dessine Warhol. Gilbert me confie que « George est très difficile à photographier. » L'un et l'autre ont pris des poses très posées, deux doigts au menton et ce genre de choses (ou les mains jointes devant la bouche). George signe aussi l'un des quarante polaroids, ou à peu près, qui ont été faits. Après quoi tous deux doivent partir, parce que la préparation de leur « sculpture » dure une heure et demie, et qu'il est déjà presque cinq heures.

Nous sortons avec eux et marchons en leur compagnie jusqu'à Washington Square. W., ensuite, cherche des jeans dans 8th St., puis nous suivons Christopher St. jusqu'au bookshop de Hudson St. Un mec très sexe dans une cabine, pas très beau, début de moustache, le sexe très apparent sous le jeans, que je touche. J'entre à moitié, il veut fermer la porte derrière moi, mais W. n'a pas l'air très enthousiaste et je pars avec lui. W. a ensuite des regrets d'avoir interrompu les opérations, et je retourne seul à la « librairie » ; mais la cabine du mec en question est fermée, et plus tard je l'en vois sortir avec un nouveau venu et partir aussitôt. Personne d'autre. Je retrouve W. au Fifth Avenue Hotel, chez John qui n'est pas là. Nous regardons des revues pédé, ce qui nous excite. Je ressort et retourne au même endroit, puis jusqu'à la rivière. Au retour, dans Hudson St., dragué par un jeune Noir très beau, visage très fin, profil de Néfertiti, fine moustache, très chic (physiquement), pas du tout excitant ; et par un Eurasien très insistant, très gentil, encore moins sexy. Au bookshop, touché un blond poilu qui a des boutons dans le dos. Repassé au 5th Av. Hotel. Puis je vais jusqu'au 420 W. Broadway, non sans rencontrer R. Rosenblum, qui m'annonce que Gilbert s'est évanoui à la fin de la *Red Sculpture*, et que tout le monde a cru que ça faisait partie de la « pièce ». George lui a tendu un bras raide, statuesque à souhait [*G. & G. et les accidents...*]. Je ne les vois pas, et leur laisse par John un message, « nous téléphoner » (W. est toujours à « l'hôtel »). Rentré à la maison, où Jane est en train de donner une petite party. Un homme dans la quarantaine, très beau, avec qui je parle de Barthes et de Butor, dont il admire les textes sur Mondrian et Rothko. Bob Rosenblum, une fille, Craig X., un éditeur. Ils vont tous dîner ensemble. Arrivent W. et John. Fumons un joint. Puis marchons jusque chez Julius pour un hamburger. John stone, très bruyant et obscène. Il veut aller prendre de la cocaïne chez Norman, qui n'est pas là. Nous marchons jusque chez Carlton, qui n'est pas là non plus. Puis allons tous les trois, en taxi, jusqu'au Strap, à l'angle de la 18^e rue et de la 10^e avenue (?).

Peu de monde autour du bar, genre « La Villette ». On vous fait avec un tampon une marque sur la main, qui vous permet d'entrer ensuite dans l'arrière-salle, très sombre. Grande presse, là, et beaucoup de triportages. 3 petites pièces latérales, dont deux totalement obscures, sont pleines de gens à pouvoir à peine y bouger. Personne de très appétissant,

on touche des chairs molles, des fesses flasques, des ventres de buveurs de bière, et on se demande sur quoi on marche (ces pièces-là sont plus ou moins des toilettes, si tant que ce que l'on peut distinguer ou sentir, ici ou là, ce soient bien des cuvettes de chiottes, comme je le suppose). W. et moi baisons un type très moyen, moustachu, qui a le mérite d'adorer ça, et de le faire savoir. Comme il ne m'excite pas outre mesure, j'arrive à l'enculer très longtemps et très bien, tantôt lentement en le serrant entre mes bras, tantôt très vite et très fort, au rythme de la musique, en m'agrippant à ses épaules tandis qu'il creuse les reins. C'est en fait très excitant parce que ce ne l'est pas terriblement. Plus tard, on voit, et je touche, un type superbe, très poilu, très bien foutu, pectoraux saillants, trente ans ou plus. Mais il bouge pas, me touche un peu, et s'en va. W. et moi baisons de nouveau deux autres types. J'ai pour voisin, ce faisant, quelqu'un qui a une assez belle gueule, un corps sans intérêt, trop maigre, et un très beau sexe, lourd et large, assez court, que je suce en baisant et auquel finalement je laisse la place. W. jouit de nouveau, avec un barbu. Moi non, car il est fatigué et veut partir. Rentrons vers trois heures. Il me semble que j'ai aperçu dans la première pièce l'étudiant de Columbia, mais il avait les cheveux plus courts et ne paraissait pas me reconnaître. Ce n'était peut-être pas lui. (Non, certainement pas).

Vendredi 26 mars. Réveillé encore assez tôt, resté à la maison, notant ce qui précède. Tour à pied, puis métro jusqu'à la 86^e rue, retrouvé au Guggenheim W. qui était avec John dans le studio de Horst. Vu avec lui l'exposition de dessins américains : trois générations d'avant-garde, de Joseph Stella à Frank Stella. Chaque artiste a une pièce, ou plutôt une section de la galerie, ou une demi-pièce. La série s'achève sur Johns, Rauschenberg, Twombly, Lichtenstein, Oldenburg (un très beau dessin pour un « plug »), Warhol. Plusieurs Kelly, aussi. *Diana*, de Lichtenstein, à Mrs. Leo Castelli. Deux folles françaises, la trentaine banlieusarde, stupéfaits et indignés, en particulier par les Twombly : « c'est des trucs de gosses », comme d'habitude. Un colosse avec une fille, pantalon à bretelles, T-shirt, épaules de déménageur, biceps comme mes cuisses, pas beau, assez sexy, poilu, un peu vaguement folle, drague quand elle ne regarde pas, et même me fait de la langue une claire proposition. Nous le

revoyons ensuite sur la 5^e avenue, mais il ne regarde plus, ou bien il ne nous a pas vus. Tué un moment dans une librairie, à feuilleter un gros livre sur les châteaux américains et les maisons « châtellisées » (*castellized*) ; puis un recueil de documents photographiques sur l'Allemagne hitlérienne. Été de là chez Fred Hughes, qui habite l'ancienne maison de Warhol sur Lexington avenue, vers la 89^e rue. Petite maison toute en hauteur, très anglaise, très vieille dame, meubles américains anciens, énormes fauteuils des années 30, ou 40, recouverts de satin gris, et petites toiles de Warhol un peu partout : un *Jackie*, un *Marilyn* doré rond, qui a l'air d'un objet kitsch 1960, etc. tous paraissant très étranges dans ce contexte, provisoires, *spaesati*. Que dans ce domaine comme dans tous les autres importe avant tout la question du locuteur : ce qui donne à cette maison son caractère, c'est qu'elle est celle d'un jeune dandy new yorkais en 1976 ; résidence d'une vieille dame anglaise ou américaine, elle serait banale, et un peu triste (et les Warhols alors inexplicables, bien entendu). Les lits à « posters » sont un peu emphatiques. Fred très aimable, intéressant à regarder bouger. Dom Pérignon. Il doit dîner avec la comtesse Paley et je ne sais plus qui d'autre. Grande toile turque, ou persane, achetée pour rien, paraît-il, et qu'il est obligé de revendre, une fortune, « pour le film » (*Bad?*). Rentrions ensuite à la maison. W. appelle le chauffeur de taxi, qui est d'accord pour venir à une party jeudi soir, avec un(e) ou deux ami(e)s (en anglais on ne peut pas savoir). Puis arrive Gail, avec qui nous devons dîner. Fumons. Elle demande ce que nous avons fait depuis que nous sommes arrivés à New York, trouve que c'est peu. « Ce n'est pas comme la dernière fois, dit-elle à W. Mais évidemment tu étais seul... » Elle a couché avec W., et amène ça délicatement dans la conversation, sans que personne lui ait rien demandé. Je marche avec eux jusqu'au 1 Fifth avenue, puis rentre ici seul. Dîne seul, puis lit *Bouvard et Pécuchet*.

LOCUTEUR. Des trucs du genre : « la question du locuteur est au centre de la modernité. » *Bouvard et Pécuchet*, Duchamp, Warhol, Gilbert & George./Qui parle là, où, quand, avec quel degré de sérieux ?

Effet cumulatif de la richesse, dans tous les domaines. Par exemple, celui de « l'esprit ». Si un tel passe pour *a wit*, chacun examinera chacun

de ses mots, chacune de ses phrases, pour découvrir en quoi ils sont drôles, dans quelle lumière ils sont spirituels et comiquement chargés de sens, étant acquis qu'étant de lui ils le sont forcément. On n'a pas trop de mal à trouver, en général ; quitte à créer, pour y parvenir, des éclairages artificiels savants.

CONTEXTE. A la question du locuteur est liée évidemment, estime-t-il, celle, ambiguë, du contexte. Valeur positive pour Duchamp, très négative pour les modernistes français littéraires des années 50 et 60, en lutte contre la critique officielle, biographique et autre (Barthes contre le contexte, voir textes, Ricardou idem). Dans cette deuxième perspective tout ce qui est extérieur à l'objet, au texte, attente à son être-là, le menace dans son indépendance : on doit l'ignorer, n'en tenir aucun compte. Raisons stratégiques évidentes de cette position réductrice, qui vient en fait d'une surestimation, historiquement explicable, continue-t-il, du contexte, dont les tenants mécanistes espéraient absurdement qu'il apporterait un dernier mot sur le texte, l'expliquerait sans reste (« L'étude de la correspondance de Machin-Chose montre sans aucun doute possible que ce qu'il a voulu dire ici, c'est que... »). Mais cette menace est complètement dépassée aujourd'hui, et ceux qui prétendent le contraire s'amuse à se faire peur. — Le contexte n'apporte jamais le dernier mot sur un texte. Il veille au contraire à ce que celui-ci ne soit pas, en lui-même, un dernier mot. Il est un facteur de polysémie. Il est d'ailleurs multiple, fuyant, fluide, éternellement contestable, sans cesse remis en cause. Il ne saurait être réducteur ; il n'en a pas la force, et ce n'est pas dans sa nature. « Tout savoir refusé est un obscurantisme. » (R. C. ?)

« Pour Bouvard et Pécuchet, tout devint phallus. »

Emmanuel ADELY « *Parfois je marche, et la nuit aussi...* » Sémir BADIR Civilisation François BON Écrire la ville : « L'homme des foules » Michel BUTOR La mécanique urbaine Renaud CAMUS Journal de *Travers* William CLIFF Stralsund Nancy DELHALLE Scènes de ville, scènes de vi(d)e Jean-Claude ÉMION Villes faites de nous Laurent LEKIME Londres, avril 1994 Vincent LOUIS La ville sans arrêt Benoît PEETERS/François SCHUITEN Poussière de voyages Rossano ROSI/Éric ANGENOT By nite Jacques SERENA La nuit à venir s'annonce mal Carmelo VIRONE/Marcello VENEZIA Recherchant l'image d'une ville

Numéro 7

1995
475.FB / 79 FF
ISSN 0778-8347

ISBN 2-87132-266-X

